

VOYAGE ET CRÉATION LITTÉRAIRE CHEZ VOLTAIRE

Sylvain Menant

Université Paris-Sorbonne, CELLF 16-18 (UMR 8599)

Chacun se souvient de l'article « États, gouvernements » du *Dictionnaire philosophique portatif*, et du savoureux échange entre un Européen et un brame, deux voyageurs qui traversent l'Asie et l'Europe en observant les peuples : « Dans quel État, sous quelle domination aimeriez-vous mieux vivre ? », demande l'Européen. « Le brame répondit : celui où l'on n'obéit qu'aux lois [...]. Où est ce pays-là ? dit le conseiller. Le brame dit : Il faut le chercher »¹. Deux esprits libres explorent le monde en jugeant les hommes avec détachement ; mais leur quête dans le réel n'aboutit à rien de satisfaisant, et c'est à l'imagination, ou aux démarches de la raison, de combler leur attente. Quand nous avons proposé que les journées Voltaire 2014 de la Sorbonne soient consacrées à ce sujet : « Voltaire, les voyages de l'esprit libre ? », nous avons souhaité explorer, en voyageant à notre tour dans l'œuvre de l'écrivain, le rôle que le voyage joue dans sa création littéraire, mais aussi dans sa démarche intellectuelle.

Le monde de l'Ancien Régime est un monde plutôt sédentaire. On vit là où l'on est enraciné, comme ces laboureurs que Voltaire aime à représenter sur le seuil de leur maison, entourés de leurs enfants, ou comme ces Bas-Bretons de *L'Ingénu* que tout nouveau venu fascine. La sagesse commune est celle qu'exprime si bien La Fontaine dans la populaire fable des *Deux Pigeons* :

L'un deux s'ennuyant au logis
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays,

« imprudent voyageur » qu'entraînent « le désir de voir et l'humeur inquiète »². Le comportement tout différent des écrivains de l'âge des Lumières constitue l'un de leurs attraits, un élément de distinction et l'une des marques de leur supériorité, partagée avec l'élite sociale de l'Europe. De grands voyageurs sont

1 *Dictionnaire philosophique*, éd. sous la dir. de Ch. Mervaud, OCV, t. 36 (1994), p. 77-78.

2 La Fontaine, *Fables*, IX, 2, éd. G. Couton, Paris, Garnier, coll. « Classiques Garnier », 1962, p. 245-246.

devenus, de ce fait même qu'ils voyageaient, des auteurs appréciés, convertissant en littérature leur aventure qu'avaient suscitée bien d'autres mobiles : c'est le cas de Bougainville ou de l'abbé de Choisy. Mais beaucoup d'autres auteurs du XVIII^e siècle ont fait l'expérience des voyages, et parfois des voyages lointains. Faut-il rappeler le voyage de Diderot en Hollande et en Russie ; ceux de Montesquieu à travers l'Europe et en Angleterre ; les errances de Prévost aux Pays-Bas et outre-Manche ; les périple de Challe au Canada et jusqu'en Inde, outre ses incursions en Italie et en Espagne ; la vie vagabonde de Jean-François Regnard entre Venise, Bologne, Gênes, Constantinople, l'Asie Mineure, son esclavage à Alger, son périple dans les États du Nord, jusqu'en Laponie et en Pologne ; l'exil de Jean-Baptiste Rousseau en Autriche, en Suisse, aux Pays-Bas ; la découverte par l'autre Rousseau, Jean-Jacques, de la France dans sa diversité, de l'Italie, des Pays-Bas, de l'Angleterre ? Voltaire se situe à cet égard dans une honnête moyenne. Sans avoir beaucoup exploré la France, il connaît la Normandie, les pays de Loire, la Bourgogne, la Champagne, le pays de Gex ; il découvre dès sa jeunesse la Hollande, l'Angleterre, puis la Lorraine, avant de traverser l'Allemagne en tous sens et de s'installer en terre helvétique. Il a rarement voyagé pour son plaisir ; il a rarement voyagé pour s'informer directement, comme l'a fait un Montesquieu ; c'est la nécessité de ses affaires, de sa sûreté, de sa carrière ou parfois de sa documentation livresque qui l'a jeté sur les routes. Il n'a pas voyagé en esthète, pour le plaisir de découvrir des paysages, comme un Valéry Larbaud ou un Julien Green, ni par goût de l'exotisme ou par curiosité, comme l'ont fait tant de ses contemporains. Il est tout prêt à se vanter des voyages qu'il n'a pas faits, souvent avec malice : « Je n'ai pas été en Judée, Dieu merci, et je n'irai jamais³ ». Le voyage en Angleterre semble à première vue faire exception, parce qu'il est conçu à l'avance comme une exploration philosophique. Mais les hasards de la vie le transforment, on le sait, en un exil forcé. Et c'est ce caractère que prennent ses voyages ultérieurs, vers Cirey, vers les Pays-Bas, vers la Lorraine, vers la Prusse, vers la Suisse. Le dernier voyage à Paris devait servir de triomphale compensation à toutes ces allées et venues faites d'assez mauvais gré. Mais une fois encore, pour échapper cette fois-ci à une sépulture indigne, ce voyage est bientôt suivi d'un retour précipité du corps de l'écrivain vers des terres plus accueillantes.

Voltaire n'a donc pas été le passionné de voyages que l'on pourrait croire, ni l'un de ces grands voyageurs explorateurs qui sont représentatifs de son époque. On est tenté d'interpréter sa mobilité dans une perspective sociétale, pour employer un terme auquel les débats de la France d'aujourd'hui nous ont accoutumés. On dira dans cette optique qu'il a voyagé comme les membres de

3 *Dictionnaire philosophique*, article « Judée », OCV, t. 36, p. 262.

cette société privilégiée qu'il a de préférence fréquentée, à laquelle s'est autant que possible assimilé M. de Voltaire, gentilhomme de la Chambre du Roi. Ses voyages à travers l'Europe ressemblent à ceux qui ont marqué ses amis généraux comme le duc de Richelieu, diplomates comme l'abbé de Bernis; ils lui ont donné cette aisance à franchir les frontières, à entretenir des relations internationales, à se constituer un réseau de correspondants qui le placent, d'une certaine façon, sur un pied d'égalité avec l'élite sociale européenne. Il a vécu dans la plus grande familiarité avec le type même de la grande dame qui se distingue par sa promptitude à voyager, Émilie de Breteuil, marquise du Châtelet, qui n'hésite pas, par exemple, en septembre 1723, à faire l'aller-retour de Cirey à Paris pour passer un moment avec sa mère et ses amis: « J'ai fait une course bien légère. Je n'ai été que cinq jours dans mon voyage à aller, venir et séjourner. Je ne crois pas avoir jamais fait une si belle action que de partir et une si agréable que de revenir⁴ ». Et à qui se vante-t-elle de cet exploit? Au duc de Richelieu, cet ami de Voltaire qui est un membre éminent du cercle le plus élevé de la noblesse française. La marquise du Châtelet et le duc de Richelieu, autre inlassable voyageur, appartiennent au même cercle et se le rappellent à propos de voyage. La distinction sociale, qui se double de la supériorité intellectuelle, se manifeste dans l'inversion des modes de vie usuels. Les gens ordinaires vivent le jour, les seigneurs vivent la nuit, à la lueur des coûteuses bougies. Les gens ordinaires passent leur vie dans leur paroisse, les seigneurs sont chez eux partout, sans se soucier des dépenses exorbitantes qu'entraînent tous les voyages. La pratique et l'expérience des voyages constituent un signe fort d'appartenance à une humanité supérieure.

Cette appartenance porte ses fruits dans la carrière littéraire, quand elle concerne des auteurs. Comme les autres vedettes de la littérature du temps, Voltaire vise un public européen, et assoit sa réputation sur une sorte de familiarité avec les milieux influents des pays étrangers. Les voyages permettent d'acquérir une vision élargie du monde auquel l'écrivain s'adresse, en même temps qu'ils favorisent les relations personnelles avec des représentants éminents de son public international. Voltaire partage cette stratégie avec d'autres auteurs de son temps, français et étrangers: des contemporains bien différents, comme Montesquieu ou Jean-Jacques Rousseau, Goldoni ou avant eux l'illustre Jean-Baptiste Rousseau, ont profité de leurs voyages pour nouer des liens qui profitent à leur audience européenne. Voltaire, Parisien dans l'âme, a été contraint de faire l'expérience des voyages plus sans doute qu'il ne l'a appelée de ses vœux. Et cette expérience n'a rien d'extraordinaire, dans le contexte de la vie littéraire de

4 *Les Lettres de la marquise du Châtelet*, éd. Th. Besterman, Genève, Institut et Musée Voltaire, 1958, 2 vol., t. I, p. 81 (22 septembre 1735).

l'époque. Mais il a su, plus que tout autre, tirer parti de cette situation, et en faire bénéficier à la fois l'audience de son œuvre et le contenu de cette œuvre. À bien des égards, la création littéraire, chez Voltaire, se nourrit de son expérience des voyages et de la réflexion que cette expérience suscite. Chacun sait qu'il fait place, dans son œuvre, à des terres qu'il a arpentées, les Pays-Bas de sa jeunesse et de sa maturité, l'Angleterre de son premier exil, ou l'Allemagne. Mais cette exploitation des choses vues, quels que soient son intérêt et son importance, ne représente qu'une petite partie de la place qu'occupe le voyage dans sa création littéraire.

14

Car l'expérience du voyage chez Voltaire n'est pas tout entière une expérience vécue, loin de là. Plus encore qu'un familier des grands chemins, Voltaire est un grand voyageur en chambre. Il n'est pas allé « à la Chine », mais il a dans sa bibliothèque non seulement les fameuses *Lettres édifiantes et curieuses* ou la *Description de la Chine* du P. Du Halde⁵, mais aussi les *Mémoires contenant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages, etc. des Chinois* publiés par Nyon à Paris en 1776-1777⁶, et beaucoup d'autres livres moins répandus. Il n'a pas mis les pieds en Espagne ni au Portugal, mais il a dans sa bibliothèque, par exemple, les huit volumes des *Annales d'Espagne et de Portugal, avec la description de tout ce qu'il y a de plus remarquable en Espagne et en Portugal* d'Alvarez de Colmenar⁷. Il n'a jamais franchi les Alpes pour voir l'Italie comme le faisaient tant de ses contemporains et de ses amis, mais il a lu ou feuilleté Addison et le président de Brosses. Il n'est pas allé jusqu'en Russie comme l'a fait Diderot, mais il a lu à peu près tout ce que ses contemporains pouvaient lire sur le sujet, et y a ajouté tout ce que l'entourage de Catherine II lui a fourni. Ce n'est pas le lieu de faire un inventaire de la bibliothèque des voyages dans la bibliothèque de Voltaire telle que nous la connaissons. Faudra-t-il y inclure des ouvrages passe-partout, comme cet *Almanach des commerçants* qui avait sa place sur les rayons de Ferney, et qui contient « des instructions pour voyager utilement, commodément et agréablement⁸ » ? Les frontières d'une bibliothèque voltairienne des voyages ne sont pas faciles à tracer, tant l'information historique ou les apports de la littérature contribuent à donner des terres lointaines des images réalistes ou poétiques capables de nourrir l'imagination de l'écrivain.

Il est inutile d'insister sur la double dimension du voyage dans l'œuvre de Voltaire : voyage dans l'espace, mais aussi voyage dans le temps. L'écrivain est

5 *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères, par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus*, Paris, N. Le Clerc, 1707-1776, 34 vol., BV2104 ; Jean-Baptiste Du Halde, *Description géographique, historique, chronologique, politique, et physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*, La Haye, H. Scheurleer, 1736, 4 vol., BV1132.

6 2 vol., BV64.

7 Amsterdam, F. L'Honoré et fils, 1741, BV56.

8 Paris, Desnos, 1770, BV54.

un témoin majeur de son époque, et c'est sur cet aspect qu'insistait la grande biographie dont la préparation était l'objet des premières de ces réunions de juin à la Sorbonne qui existent depuis maintenant trois décennies : *Voltaire en son temps*⁹. Et il est bien vrai que les petits et grands soucis du moment ne cessent d'envahir, et parfois de boursoufler, même les textes les moins orientés vers l'actualité. Mais Voltaire, depuis son *Histoire de Charles XII* jusqu'à son *Histoire de l'empire de Russie*, prend ses distances avec l'actualité française et propose à son lecteur un dépaysement qui est autant historique que géographique. Cette double dimension est un des attraits de son théâtre : si *L'Écossaise* entraîne le spectateur outre-Manche, *Mahomet* ou *Zaïre* l'emmènent à la fois dans un Orient lointain et dans un Moyen Âge fascinant, comme *Tancredi* où revit l'époque de la chevalerie. Faut-il rappeler qu'avec ses airs de satire contemporaine, *L'Ingénu* est un roman historique qui se déroule sous le règne de Louis XIV ? Et l'on songe naturellement en premier au dessein de l'*Essai sur les mœurs*, qui entraîne le lecteur successivement, et à un rythme accéléré, en Chine, aux Indes, en Perse, dans l'Arabie musulmane : mais ce que ne laisse pas supposer le titre définitif, c'est que Voltaire plonge dans le plus lointain passé de ces régions, au lieu de se contenter de décrire les mœurs telles que les voyageurs contemporains peuvent les connaître par une observation directe. Il rattache ainsi son œuvre au genre de l'Histoire universelle (et emprunte d'ailleurs beaucoup à ses prédécesseurs dans ce genre). Ce voyage dans le temps se poursuit dans les chapitres suivants quand Voltaire fait l'histoire de l'Europe au Moyen Âge et à la Renaissance. Notons que cela n'entraîne pas, ou rarement, des tentatives pour faire revivre ces époques dans l'imagination des lecteurs : les descriptions sont rares, les récits d'épisodes souvent elliptiques. Le voyage dans le passé a plutôt une finalité intellectuelle qu'une finalité pittoresque : il s'agit d'éclairer le présent et de nourrir une réflexion sur l'homme, sur la politique et sur la civilisation. Mais Voltaire n'est pas un voyageur des siècles passés seulement dans ses ouvrages historiques : presque toute son œuvre est marquée par ce goût pour circuler entre présent et passé. Même un livre comme les *Lettres philosophiques*, qui semblerait ancré dans le présent de l'observateur, nourri tout entier du témoignage du voyageur, comporte en réalité de nombreuses incursions dans le passé de l'Angleterre, passé politique ou passé intellectuel. Il serait facile de montrer que pour Voltaire le présent n'existe pas, ou du moins ne saurait se comprendre, sans le passé qui l'a amené et l'explique, et c'est vers ce passé que le voyageur intelligent doit se tourner, dans une démarche qui rapproche l'ailleurs des lieux et l'ailleurs des temps.

9 René Pomeau et alii, *Voltaire en son temps*, Paris/Oxford, Fayard/Voltaire Foundation, 1995.

S'il fournit à Voltaire la matière de son œuvre, choses vues ou choses lues, le voyage lui fournit aussi, et peut-être surtout, un schéma universel de composition, qu'il partage d'ailleurs avec beaucoup de ses prédécesseurs et de ses contemporains, et dont il est clair qu'il rencontre chez le lecteur une attente favorable à la réception. De *Gil Blas* à *Jacques le Fataliste*, faut-il rappeler la commodité universelle de ce schéma si plein d'agréments et de significations ? Il s'agit chez Voltaire d'une fiction d'une fécondité et d'une plasticité sans limites. Le narrateur et le lecteur partagent, semble-t-il, une même ignorance avec les héros voltairiens lorsqu'ils inaugurent la démarche du texte. Le voyage permet de faire se succéder les épisodes éclairants ou troublants. Le texte prend fin quand un savoir s'est constitué peu à peu. Comme tous les voyages, le voyage voltairien s'achève sur des constats en partie décevants. Selon la formule baudelairienne, « Amer savoir, celui qu'on tire du voyage¹⁰ ! » Bien sûr, on aura reconnu le schéma de *Candide* : mais ce schéma se retrouve dans beaucoup d'autres contes, depuis *Micromégas* jusqu'à *La Princesse de Babylone*, au *Taureau blanc*, à *La Bégueule*, aux *Lettres d'Amabed*, etc. ou à l'*Histoire de Jenni*. Ce schéma fondamental se retrouve, avec des variations, dans d'autres genres que le conte : on se souviendra que *La Henriade* contient le récit d'un voyage formateur à l'intérieur d'un long périple guerrier. Henri, prince sympathique mais inexpérimenté, fait au cours d'une série d'étapes l'expérience de la guerre, de l'amour, de la souffrance des hommes, du fanatisme, des bienfaits d'une sage politique, tout en apprenant la décevante nécessité des compromis. Dans un autre registre, *La Pucelle* est aussi le récit d'un voyage militaire, dans les épisodes duquel se dévoilent les vices, les vertus et les ridicules des personnages.

Schéma de composition, le voyage fournit aussi le modèle d'une démarche intellectuelle typiquement voltairienne. Le point de départ est une question, le sens d'une notion, un ébranlement de l'intelligence ou de la sensibilité. Le philosophe se met alors en marche, et avance pas à pas en présentant successivement, en faisant découvrir successivement au lecteur des cas, l'un après l'autre, souvent dans une série de brefs paragraphes. L'aboutissement, l'arrivée intellectuelle, est une conclusion souvent déceptive ou interrogative. Dans le *Portatif*, par exemple, l'article « Inondation » commence par une interrogation : « Y a-t-il eu un temps où le globe ait été entièrement inondé¹¹ ? », c'est-à-dire : peut-on croire au déluge universel tel que la Bible le raconte ? Et voici le lecteur entraîné dans de rapides visites à la géographie historique (« la mer, en cinq cents années de temps, s'est retirée d'Aigues-Mortes, de Fréjus, de Ravenne, qui étaient de grands ports »), à la géologie (« les lits, les couches

10 Charles Baudelaire, « Le Voyage », dans *Les Fleurs du Mal*, CXXVI, VII.

11 *Dictionnaire philosophique*, OCV, t. 36, p. 229-233 pour toutes les citations qui suivent.

de coquilles »...), à la physique et l'astronomie (« c'est une chimère absurde en physique, démontrée impossible par les lois de la gravitation »), à l'exégèse biblique (« tout est miracle dans l'histoire du Déluge »), à la zoologie, aux rapports de la foi et de la raison. Cet itinéraire aux brusques virages conduit à une conclusion qui rend vaines, du moins en apparence, toutes les réflexions antérieures : « Ce sont des profondeurs que l'esprit humain ne peut sonder ». Ce schéma se retrouve cent fois dans l'œuvre philosophique de Voltaire, qui fait voyager l'esprit du lecteur, souvent à une vitesse vertigineuse, d'idée en idée, de fait en fait, d'allusion en allusion, entre une interrogation piquante et une conclusion qui laisse à penser. En élargissant cette perspective, on pourrait méditer sur la conception d'ensemble des œuvres alphabétiques : le lecteur est-il invité à avancer pas à pas du début à la fin du recueil, et à passer ainsi, dans une progression étudiée, de l'ignorance à la lucidité sur toutes choses ? Est-il invité à aller par sauts et gambades à travers une accumulation sans ordre réel ? Voltaire propose-t-il un itinéraire ou une aventure ? Questions complexes dont on n'a pas cessé de débattre. Le point certain, c'est que du voyage ces œuvres alphabétiques gardent l'essentiel : le mouvement, mobilité intellectuelle de l'auteur, agilité nécessaire du lecteur.

De cette mobilité, de cette agilité Voltaire nous propose cent modèles : ce sont les incarnations, dans son œuvre si diverse, du voyageur voltairien, personnage aux multiples visages, que secouent les tempêtes et les tremblements de terre, les révolutions et les déboires de toutes sortes, et qui nous familiarise avec les misères et les étrangetés de la condition humaine, les bizarreries et les redoutables fantaisies de l'esprit humain. Un personnage jamais las, jamais découragé, qui résiste à toutes les épreuves. Le voyageur voltairien, surtout, a un visage que de grands yeux dévorent. Ces yeux sont-ils sans préjugés ? Sont-ils assez ouverts pour que les passions ne les aveuglent pas ? Le voyageur voltairien est-il un esprit libre ? C'est la question à laquelle tentent de répondre les études qui suivent.

